

# LA MARIONNETTE



— Aventure —

ROMAN

# LA MARIONNETTE

Hélène MÉRILLON

ECHO Editions  
[www.echo-editions.fr](http://www.echo-editions.fr)

Toute représentation intégrale ou partielle, sur quelque support que ce soit, de cet ouvrage, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayant cause, est interdite (Art. L 122-4 et L 122-5 du Code de la propriété intellectuelle).

Le Code de la propriété intellectuelle du 1<sup>er</sup> juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or cette pratique s'est généralisée notamment dans les établissements d'enseignement, provoquant une baisse des achats de livres, au point que la possibilité même pour les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée.

Direction artistique : Émilie COURTS

Photo de couverture : EC Média d'après Sokolov Kirill

© ECHO Éditions

ISBN : 978-2-38102-368-7

# Chapitre 1

— Mathilde, je n'ai pas le temps pour tes questions !  
Franchement, tu ne voudrais pas de mes journées !

Sandrine, ma responsable juridique s'en va en claquant la porte de mon bureau. Petite, maigre, la quarantaine, brune aux cheveux courts, toujours perchée sur de hauts talons, Sandrine est l'archétype de la personne qui parle à tort et à travers pour compenser sa taille. Depuis qu'elle est arrivée quelques mois auparavant, on n'entend plus qu'elle. Elle veut révolutionner en profondeur l'organisation du cabinet d'expertise comptable dans lequel je travaille depuis deux ans.

Je ne la supporte plus, pourquoi cette femme m'a-t-elle prise en grippe dès son arrivée ? Pour une fois et c'est bien la première, je suis d'accord avec elle, je ne voudrais pas de ses journées, car je ne veux déjà pas des miennes.

Je n'en peux plus de ses remarques incessantes, des humiliations qu'elle me fait subir, de son agressivité, elle n'a qu'un objectif : avoir ma peau.

Il faut que je sorte pendant ma pause déjeuner, j'ai besoin d'air, je ne peux plus respirer.

— Allô Stéphane vient me chercher à midi s'il te plaît, dépêche-toi !

Stéphane ne me pose pas de question. Au son de ma voix, il a compris que je venais de subir une nouvelle attaque. Dans cette ville où je connais peu de monde, Stéphane me soutient. Notre relation est pourtant assez compliquée. Après avoir été en couple pendant des années, les disputes incessantes et les divergences de points de vue ont eu raison de mon amour pour lui. Pourtant je n'arrive pas à le quitter, nous vivons toujours ensemble et malgré tout il est là quand j'ai besoin de lui.

Attaquée dans une brasserie de quartier, je touche à peine à ma pizza, le regard perdu, les yeux humides, j'ai du mal à me contenir.

— Écoute Mathilde, cette situation ne peut plus durer, tu le vois bien. Je sais que c'est difficile, mais il faut agir, tu ne peux pas rester là comme ça. Regarde dans quel état tu es !

— Je sais Stéphane, je sais. Pendant longtemps, j'ai tenu sans rien dire et pourtant, là, maintenant, je suis à bout.

Ma voix tremble, je m'essuie les yeux.

— Ne pleure pas, ça me fait mal de te voir dans cet état et je ne sais pas quoi faire pour t'aider.

— Moi non plus je ne sais pas, et surtout, même si j'en avais la moindre idée, je n'ai pas la force. Rien que le fait de continuer à travailler et de cacher cette situation à mes collègues me bouffe toute mon énergie.

— On trouvera, ne t'inquiète pas...

— Oui, j'espère, je ne sais pas combien de temps encore je vais pouvoir tenir.

De nouveau, je me remets à pleurer. Je n'en ai rien à faire des regards étonnés des clients de la table d'à côté. Je laisse couler mes larmes, celles-là mêmes que je m'efforce de cacher tous les jours depuis des mois maintenant.

— Ramène-moi au travail s'il te plaît, je dois y retourner.

— On se voit ce soir, ça va aller. Ne t'inquiète pas. Je viendrai te chercher si tu veux.

— Non merci, oui ça va aller, je rentrerai à pied, ça me fera du bien.

Je regagne mon bureau, trois mails incendiaires m'attendent, ils peuvent attendre encore un peu, j'ai vraiment besoin d'un café. À force de cumuler les insomnies, je me traîne de plus en plus, comme vidée de toute énergie. Pourtant mes nerfs sont à vif, mes émotions exacerbées. Je n'ai jamais connu une telle tension physique et mentale qui s'accroît chaque jour, chaque heure, chaque seconde. Je me replonge dans la montagne de travail qui m'attend et ne cesse d'augmenter. Je ne sais même plus par où commencer, les tâches s'accumulent et malgré toute ma bonne volonté j'ai l'impression de devoir vider l'océan avec une petite cuillère. La sonnerie du téléphone me fait sursauter.

— Oui allô ? ... Oui Antoine, j'arrive tout de suite.

Mince, il est déjà 17 h, je n'ai pas vu le temps passer. Je suis tellement la tête dans le guidon en ce moment. Allez, respire, ça va aller, il va bien se passer ce point mensuel.

En arrivant dans le bureau d'Antoine, Sandrine est déjà installée, ils m'attendent. Elle ne me regarde pas, le nez dans ses notes.

Antoine, assis derrière son bureau, les lunettes sur le bout du nez, consulte le compte-rendu de notre dernier entretien. C'est un homme au physique plutôt commun, un peu rond, le visage encore juvénile malgré ses 45 ans, les cheveux coupés courts. Ses lunettes lui font paraître les yeux plus grands qu'ils ne le sont par effet d'optique, certainement dû à une hypermétropie. Jusqu'à présent, nous avons toujours entretenu de bonnes relations, et il n'avait jamais rien eu à redire concernant mon implication au travail. À plusieurs reprises, il m'avait félicitée pour ma bonne progression, la fameuse *montée en compétence de Mathilde* selon ses propres termes. Mais je me méfie tout de même de lui, il est assez « brut de décoffrage » et manque totalement de tact. Lorsqu'il a quelque chose à dire, il n'y va pas par quatre chemins, quitte à blesser son interlocuteur et à le regretter ensuite. Il nous regarde tour à tour puis prend la parole :

— Bon, alors commençons. Avant d'aborder les points que nous avons laissés en suspens la dernière fois, j'aimerais que vous me disiez toutes les deux comment ça se passe. En termes d'organisation notamment... Vous arrivez à trouver vos marques ? ... Mathilde, tu veux commencer ?

J'hésite, les choses sont difficiles avec Sandrine, même très difficiles, mais je ne suis pas du genre à me plaindre. C'est peut-être normal, le temps de trouver nos marques, d'apprendre à travailler ensemble, ce qui pourrait expliquer les cafouillages que nous avons déjà connus. Bon autant voir le verre à moitié plein... je me lance :

— Je dirais que nous tentons de mettre en place une façon de travailler ensemble, mais que les choses sont encore en train de se faire.

Je tourne mon regard en direction de Sandrine sans parvenir à capter le sien puis continue :

— Comme tu viens d'arriver, j'ai tout à fait conscience que tu as beaucoup de travail, et justement, pour ne pas t'en rajouter encore plus, j'essaye d'avancer au maximum toute seule comme cet été.

En effet, pendant la période de transition entre le départ de Carole, mon ancienne responsable avec qui j'entretenais de très bonnes relations, et l'arrivée de Sandrine, deux mois s'étaient écoulés. Pendant ces deux mois, j'avais donc assumé seule deux postes. Les associés étaient là pour m'aider, il n'y avait pas eu de problème particulier. Mes journées étaient très longues et très denses et malgré la fatigue accumulée j'étais fière de ce que j'avais accompli. Les associés m'avaient d'ailleurs remerciée pour mon travail à de nombreuses reprises.

— Mais Mathilde, il ne faut pas hésiter à venir me voir, je te l'ai déjà dit. Tu ne me déranges pas du tout. Viens quand tu veux à mon bureau pour me poser tes questions et si tu as besoin de conseils je suis là tu le sais bien, me répond Sandrine.

— Oui, renchérit Antoine, il ne faut pas hésiter ! Comme nous en avons déjà parlé, Sandrine est là pour te former à sa façon de travailler. Moi j'ai confiance, je sais où nous allons, nous y arriverons.

Après cette introduction, le rendez-vous suit son cours sans encombre, et, après avoir passé tous les points à aborder en revue,

Sandrine et moi remercions Antoine et retournons dans nos bureaux respectifs.

Je rassemble rapidement mes affaires et gagne la sortie de l'immeuble. Nous sommes en octobre, il commence à faire frais. J'ajuste le col de mon trench et parcours la distance qui me sépare de mon appartement. Je suis songeuse, pourquoi Sandrine qui me lance des regards noirs à chaque fois que j'ose franchir la porte de son bureau, me dit aujourd'hui de venir plus souvent la consulter ? Ça n'a pas de sens, son comportement me déroute.

Arrivée à l'appartement je constate que la porte est fermée à clé. Stéphane n'est pas encore rentré de ses cours, tant mieux. J'ai un de ces mal de tête, j'ai vraiment besoin de calme. Un bon bain fera l'affaire, surtout pas de télé ou d'écran, j'ai l'impression que mes yeux vont exploser. Et qu'est-ce que j'ai mal, punaise, j'ai mal partout, on dirait une petite vieille.

En croisant mon reflet dans le miroir, je marque un temps d'arrêt. C'est bien moi ? Mais c'est quoi cette tête ? Le visage pâle et gonflé, les yeux cernés et rouges, les cheveux ternes, je suis loin des canons de beauté. Je m'observe attentivement : j'ai grossi c'est dingue, on dirait que j'ai pris une dizaine de kilos, je ne m'en suis même pas rendu compte. Il faut dire que depuis quelque temps la nourriture est devenue une vraie source de réconfort. Et bien sûr quand on parle de réconfort, c'est rarement pour évoquer une belle assiette de brocolis. Dès que je rentre à l'appartement, je me jette sur tout ce qu'il y a de gras et de sucré à portée de main. Je ne suis jamais rassasiée.

Ma vie ne se résume pas à métro-boulot-dodo, mais plutôt à : trop manger, trop travailler, et ne pas dormir.